

Les Sortilèges font revivre le folklore à travers un carrousel de danses de 12 pays

Montréal, lundi 7 novembre 1988

Mathieu Albert

ON PASSERAIT des heures à écouter Jimmy Di Genova, directeur de la troupe des Sortilèges, parler du folklore ; dissenter sur le Québec, le Canada, les pays du monde ; deviser affectueusement sur l'humanité tour à tour souffrante ou guillerette qui s'exprime à travers une danse gravée comme un trait ineffaçable au cœur de chacune des cultures.

Pour Jimmy Di Genova, le folklore ne correspond nullement à une promenade dans les décombres d'un art rapiécé, ni à un tour de ville pour touristes chasseurs de pittoresques. Le folklore correspond plutôt à l'expression vivante, à une émanation spontanée du comportement social et de l'imaginaire collectif propre à une communauté. Comme le poulx intérieur d'une société, son visage profond et inaltérable.

« Mais le problème au Québec aujourd'hui, dit-il, c'est que le terme « folklore » a été dénaturé, galvaudé par un usage qui lui a attribué une connotation péjorative. Pour beaucoup de gens, c'est devenu quelque chose de kétaine. Alors que c'est faux ; le folklore québécois n'est pas kétaine, c'est une partie constitutive de notre patrimoine historique. Et la façon dont j'essaie de le faire vivre, ça n'a rien à voir avec ce que les gens ont en tête. Eux et moi, nous ne parlons pas de la même chose ».

Le directeur des Sortilèges ne s'intéresse pas non plus au seul folklore issu du pays enneigé de Maria Chapdelaine. Pour l'escala de deux soirs que la compagnie effectue cette semaine au Théâtre Maisonneuve — demain et mercredi — c'est un carrousel de danses en provenance de 12 pays qui défilent sous nos yeux.

Et comme si ce n'était pas assez, les Sortilèges ont également invité quatre danseurs au Ballet folklorico de Mexico à venir se délier les jambes au rythme de six chorégraphies de leur pays d'origine.

Mais devant cet échantillon de cultures, de danses, et de techniques dia-



Les danseurs des Sortilèges exécutent un mouvement d'une suite de Bucovina, région des carpatés nord-orientales.

métralement différentes, une question vient à l'esprit : pourquoi une compagnie québécoise tricotée pure laine s'efforce-t-elle non seulement de déterrer le passé du pays auquel elle appartient, mais aussi celui de cultures dont les affinités avec la nôtre ne sont pas évidentes ?

Pour Jimmy Di Genova, le problème ne se pose même pas : la reconnaissance de son propre folklore va de pair avec celui de tous les autres. « Le folklore est d'abord et avant tout une ouverture sur le monde », dit-il. Ça sert à faire ressortir les différences et les richesses de chacun des peuples et à témoigner du caractère multi-ethnique de la société québécoise, dont Montréal est aujourd'hui le meilleur exemple ».

« Et il n'est pas inutile de mentionner, poursuit-il, que les communautés culturelles établies à Montréal, à cause du fait français qu'il y a ici, ont davantage conservé leur langue que celles qui se sont établies à Toronto.

Et ça c'est une richesse. Il ne faut pas le voir en terme de compétition mais de complémentarité. Il faut situer au bon niveau ce qu'est la langue de travail et de communication et les langues qui ont un rôle à jouer sur le plan de l'ouverture culturelle du Québec. Et j'ajouterais que ce n'est pas parce qu'il y a des gens d'origines différentes qui parlent anglais au Canada qu'on peut nécessairement parler d'une culture canadienne-anglaise ».

Le programme des Sortilèges ne comportant aucune pièce identifiée au folklore canadien-anglais, M. Di Genova s'explique : « C'est simplement parce que je doute qu'il en existe un. Je crois plutôt que ce qui existe au Canada, ce sont des folklores différents les uns des autres transplantés ici par les gens appartenant à des nationalités différentes ».

Pour ce qui est, maintenant, du de-

gré d'authenticité des pièces qui sont présentées par la compagnie, Jimmy Di Genova insiste sur le fait que les Sortilèges ne se permettent aucune liberté.

« Mais je dois dire que nous nous autorisons certaines transformations. Dans un quadrille qui dure 20 minutes, nous allons en couper une partie étant donné qu'il est impossible de le présenter tel quel sur la scène. Ce n'est pas nécessaire de copier intégralement le nombre de figures contenues dans chacune des pièces. Mais ce qui serait inadmissible, ce serait d'inventer des positions qui n'existent pas ».

« Je crois que ce que nous faisons est authentique au sens où, premièrement, nous collaborons toujours avec des spécialistes de chacun des folklores que nous abordons, et que, dans un deuxième temps, nous nous efforçons de retrouver dans toute sa plénitude l'âme qui appartient à chacune des danses ».